

# M'A

Musées d'Angers

## LA NATURE MORTE FRANÇAISE au XVII<sup>e</sup> siècle

CONFÉRENCE « À LA PAGE »

> par Dominique Alsina

docteur en histoire de l'art, spécialiste  
de la nature morte française au XVII<sup>e</sup> siècle,  
expert agréé et membre de la FNEPSA

> Jeudi 13 octobre  
2016 à 18 h 30

Entrée gratuite dans la limite  
des places disponibles

Réservation obligatoire  
☎ 02 41 05 38 38

Avec le concours de  
la médiathèque Toussaint

Alexandre-François Desportes (1661-1743),  
Animaux, fleurs et fruits, XVIII<sup>e</sup> siècle, huile  
sur toile, 210 x 135 cm, inv. MBA 2013.22.8  
© RMN - Grand Palais / Benoit Touchard.

Auditorium / Musée des Beaux-Arts

ANGERS VILLE  
CULTURELLE



**E**n France mais aussi dans les autres pays d'Europe, le XVII<sup>e</sup> siècle est le siècle d'or de la nature morte.

Aboutissement de nombreuses années de recherches, vient de paraître aux Éditions Faton, *La nature morte française au XVII<sup>e</sup> siècle*, un ouvrage richement illustré coécrit par Eric Coatalem, spécialiste des peintures françaises des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Hilliard T. Goldfarb, conservateur en chef adjoint et conservateur des maîtres anciens au musée des Beaux-Arts de Montréal et Alexis Merle du Bourg, docteur en histoire de l'art.

Cet ouvrage, étonnamment le premier consacré aux peintres de nature morte français depuis celui de Michel Faré (1913-1985), paru en 1974, présente un panorama complet de ce genre pictural en France à travers ses principaux représentants tantôt méconnus tels Jacques Linard (1597-1645), Louyse Moillon (1610-1696), Pierre Dupuis (1610-1682), Lubin Baugin (1612-1663), Jean-Baptiste Monnoyer (1636-1699), tantôt totalement ignorés.

La nature morte, au XVII<sup>e</sup> siècle, était un genre pictural réputé mineur et moins bien considéré dans la hiérarchie académique que la peinture d'histoire, d'inspiration religieuse ou mythologique, le portrait, voire les scènes de genre ou le paysage.

C'est pourtant un genre délicat et virtuose, tantôt austère et source de méditation, tantôt brillant et ostentatoire, qui représente un pan entier de la peinture du Grand Siècle et ouvre une réflexion sur la fugacité du temps, la brièveté et la précarité de la vie, l'inanité des choses, l'inéluctabilité de la mort, mais aussi la simple beauté de la nature et du monde.

Jusqu'à la Renaissance, les artistes, le plus souvent considérés comme simples artisans, n'ont montré de ce « monde

immobile et silencieux » que des éléments ornementaux, qui, au Moyen Âge très empreint de valeurs spirituelles, s'enrichissent d'une signification symbolique, morale ou religieuse.

Pourtant, au XIII<sup>e</sup> siècle, Giotto di Bondone (1267-1337), s'émancipant de l'emprise et de la tradition byzantines, est le premier qui, dans une démarche innovante, intègre des objets de la réalité quotidienne dans ses tableaux, et, à travers eux, dévoile la beauté et le mystère de toute chose, même la plus humble, ouvrant ainsi la voie à la réflexion et à la méditation.

À la fin du XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup>, les artistes nordiques ou italiens comme Jan Van Eyck (1390-1441), Roger Van der Weyden (1400-1464), Hans Memling (1435-1494), Jacopo da Barbari (1450-1516) ou Giovanni da Udine (1487-1564) isoleront des objets du quotidien, souvent dans des niches et seront les précurseurs des vanités du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le genre de la nature morte, en germe de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, prend donc son essor au XVII<sup>e</sup> siècle, influencé par le goût pour les jardins, l'arrivée en Europe des produits exotiques du Nouveau Monde et des Indes, et la mode des cabinets de curiosités.

Les peintres français de nature morte, inspirés par leurs homologues italiens et surtout nordiques, vont évoluer vers un art de plus en plus décoratif et somptueux.

Dominique Alsina est docteur en histoire de l'art, spécialiste reconnu de la peinture française au XVII<sup>e</sup> siècle, expert agréé près de la Cour d'appel de Toulouse. Il est membre de la FNEPSA (Fédération Nationale d'Experts Professionnels Spécialistes en Art) depuis 2003. Il est également l'auteur de l'ouvrage *Louyse Moillon (1610-1696). La nature morte au Grand Siècle*, catalogue raisonné, paru en 2009 aux Éditions Faton.

## LES PRÉMIGES DE LA NATURE MORTE

Selon certaines sources littéraires, la nature morte remonterait à Zeuxis et Parrhasius et il est facile de trouver des exemples du genre dans les fresques et les mosaïques romaines conservées, par exemple à Pompéi ou à Herculaneum. Au Moyen Âge, la riche iconographie des peintures et des enluminures témoigne aussi du rendu réaliste et précis des objets immobiles de la nature et du monde physique. Mais ce fut vraiment à la Renaissance, à la faveur des expéditions maritimes et des grandes découvertes, avec le développement des cabinets de curiosités, que se développa le genre de la nature morte où un public averti s'émerveilla devant les trésors de la nature qui reflètent l'intrinsèque beauté et la diversité infinie des créations divines.

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle italien, Giovanni da Udine (1487-1564) et Antonio da Crevalone furent les précurseurs de la peinture de nature morte considérée comme un genre à part entière, comme dans l'œuvre du Vénitien Jacopo de Barbari (1450-1516), *Nature morte avec perdrix, gantelet et carreau d'arbalète* (1504, Munich, Alte Pinacothek).

Cet essor se poursuivit avec d'autres artistes d'Italie du Nord dont Vincenzo Campi (1536-1591) et Carloantonio Procaccini (1555-1630) qui furent influencés par les nordiques Pieter Aertsen (1508-1575) et Joachim Beuckelaer (1533-1574), ainsi que par les minutieuses études de botanique et d'animaux réalisées vers 1570 par Jacopo Ligozzi (1547-1627) pour la cour de Francesco de Médicis (1541-1587).

En 1596, Caravage peignit sa célèbre *Corbeille de fruits* (Milan, Pinacoteca Accademia Ambrosiana) qui, entre

idéalisation et réalisme, élève la peinture de nature morte au rang de genre majeur.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, les natures mortes, bien après les études détaillées d'objets des frères van Eyck et de Rogier van der Weyden au XV<sup>e</sup> siècle, s'imposèrent comme un genre autonome dans les Pays-Bas et en Flandres avec, certes, une volonté profane de montrer des fleurs, des fruits, des ustensiles ou des denrées alimentaires dans les intérieurs des maisons, mais aussi avec des allusions religieuses qui, dans les vanités ou les *memento mori*, donnent à beaucoup de natures mortes une connotation morale ou allégorique.

En Europe du Nord, les nombreuses natures mortes de fleurs témoignent de l'intérêt pour les jardins et la culture des fleurs, en particulier de la tulipe, objet, dans les années 1620 et 1630, d'une véritable « tulipomania ».

Au fur et à mesure que l'on avance dans le XVII<sup>e</sup> siècle et témoignant de la prospérité des Pays-Bas, les compositions se feront de plus en plus fastueuses, à l'instar de l'évolution que connaîtra également la nature morte en France, sous le règne de Louis XIV.



Vincenzo Campi (1536-1596), *Vendeur des fruits*, vers 1580, huile sur toile, 145 x 215 cm, Milan, Pinacoteca di Brera © DR sous Licence CC

## LA NATURE MORTE PREND SOUCHE EN FRANCE

Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les artistes que Michel Faré (1913-1985) a qualifiés de « peintres de la réalité » peignent méticuleusement toutes sortes de fleurs et de fruits, répondant ainsi au goût croissant des classes bourgeoise et noble pour les jardins.

Après les jardins médicinaux d'herbes, les premiers jardins botaniques apparaissent en France à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Le premier est créé vers 1595 à Montpellier par Richer de Belleval (1555-1632). Au moment même où Gaston d'Orléans (1608-1660) s'enorgueillit de son vaste jardin de Blois - riche de plus de 2 200 espèces où avaient la part belle l'œillet et la tulipe - objet, après les Pays-Bas, d'un incroyable engouement, était créé à Paris le jardin des plantes en 1633, jardin exceptionnel par l'étendue de ses variétés florales incluant aussi le narcisse, la rose, la jacinthe, la renoncule et l'anémone.

Dans le même temps étaient publiés des livres illustrés d'études botaniques sur papier ou parchemin par des artistes tels que Daniel Rabel (1578-1637) et Nicolas Robert (1614-1685).

Répondant à cet intérêt pour les jardins, l'Académie royale des sciences vit le jour en 1666. Elle permit de minutieuses études botaniques de fleurs et de fruits mais elle accueillit également des spécimens rares de la faune et de la flore du Nouveau Monde. Le répertoire ornemental floral stimula la créativité des artistes œuvrant pour les manufactures royales de tapisseries et de faïences.

En 1676, Claude Perrault (1613-1682) publia des études anatomiques d'animaux dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux* et c'est Denis Dodart (1634-1707) qui publia un *Mémoire pour servir à l'histoire de plantes*. De nombreuses publications

illustrées de fleurs, de plantes et d'animaux exotiques parurent dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Il est à noter que dans la peinture de nature morte en France au XVII<sup>e</sup> siècle, les espèces montrées sont cultivées et non sauvages et que les bouquets comportent des fleurs dont la floraison n'intervient pas au même moment. Quant aux végétaux communs utilisés en cuisine, ils apparaissent de façon plus anecdotique dans les peintures de nature morte au cours du siècle.



Jacques Linard (1600-1645), *Corbeille de fleurs*, 1<sup>ère</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 48 x 60 cm, Paris, musée du Louvre © RMN - Grand Palais (musée du Louvre) / Michel Urtado, site images d'art

## LE BUTIN DU TEMPS... LES VANITÉS

« VANITÉS DES VANITÉS, DIT L'ECCLÉSIASTE, VANITÉ, TOUT EST VANITÉ »

Un genre pictural nouveau apparut à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle en fixant, de manière abrupte, tout le tragique de la condition humaine : la Vanité, qui constate, effarée, le sort inéluctable de l'être humain qui, à peine sorti du néant, s'y trouve aussitôt renvoyé. Déjà, ce thème connu dès l'Antiquité une traduction littéraire épigraphique et plastique, anticipant les œuvres des maîtres du XVII<sup>e</sup> siècle en Europe. Le crâne aux orbites vides, qui allait devenir l'emblème de la Vanité, se retrouve dans une mosaïque romaine célèbre des collections archéologiques napolitaines.

On le voit en équilibre instable sur la roue capricieuse de la Fortune, sommée d'ailes de papillon (l'âme...). Cette mosaïque est l'ancêtre des Vanités modernes qui rappellent la finitude de l'homme, son inconsistance devant la nature et devant Dieu, la nature éphémère de ses grandeurs et de ses misères.

Paradoxalement, dans la demeure romaine, la représentation des squelettes et des crânes pouvait également inciter à jouir des plaisirs de la vie, avec d'autant plus de frénésie qu'on les savait fugaces. *Carpe diem !*



Trophime Bigot (1579-1650), *Allégorie de la vanité*, 1650, huile sur toile, 123 x 154 cm, Rome, Galleria di Palazzo Barberini © DR sous Licence CC

Le poète hédoniste du Grand Siècle, Jacques Vallée des Barreaux (1599-1673) ne disait pas autre chose : « Sus donc, employons bien le temps pendant qu'il dure. / Prenons tous les plaisirs que permet la Nature, / Pendant que nous voyons la lumière du jour. / On ne boit pas là-bas, on ne fait point l'amour, / Dans cette longue nuit qui suit la sépulture... » C'est l'appel à l'ultime jouissance de celui qui sait qu'il va être arraché à la vie, en perdant tout ce qu'il a chéri.

Il y eut quelques précédents de Vanité chez certains peintres de la fin du XV<sup>e</sup> ou du début du XVI<sup>e</sup> siècle, tels que Rogier van der Weyden, Jan Gossaert ou Bartholomeus Bryn l'Ancien (1492/1495-1555) qui ont produit au revers de leurs polyptyques de remarquables Vanités où quelques objets chargés de sens étaient rassemblés autour du motif emblématique du crâne. C'est ainsi que « le prototype que constitue le revers du *Portrait de Jean Carondelet* par Jan Gossaert (1478-1532) cristallise, de manière précoce, une fascinante aporie que l'on retrouvera fichée au cœur de toute Vanité et avec d'autant plus d'intensité que le peintre excellera dans la restitution mimétique des objets signifiant le néant auquel est voué l'homme, le caractère entièrement illusoire de sa science, la nature corruptible des biens qu'il accumule, la vanité complète de ses entreprises, l'inanité de sa volonté. » (Alexis Merle du Bourg).

Par ailleurs, la période troublée et éprouvante de la fin du Moyen Âge, avec son cortège de guerres, d'épidémies et de famines, a vu la floraison d'une importante iconographie macabre.

Évoquant la finitude inscrite au cœur de tout être vivant, le Néerlandais Emanuel Sweert (1552-1612) écrit en 1612 : « L'autre raison pour laquelle j'ai préparé ce livre a été de montrer à tous les yeux l'infini pouvoir de Dieu ; on pourra y voir comme dans un miroir et par suite être amené à comprendre combien la vie est courte et insignifiante mais aussi combien est grande la Pitié de Dieu puisqu'il partage avec nous, insignifiantes créatures, ses multiples, splendides et admirables créations, les fleurs, pour notre délassement et notre consolation. Elles nous font savoir que la vie humaine n'est rien d'autre qu'une fleur des champs, vite fanée et qui pourtant, selon le témoignage du Christ, notre bien aimé Sauveur, est plus splendide que le roi Salomon dans toute sa gloire. À travers elle, soyons incités à louer et à glorifier la Bonté Divine. »

Au tournant du Moyen Âge et de la période moderne, avec l'essor de la Vanité, la pensée, voire l'obsession de la mort, quitte la sphère publique pour s'immiscer dans l'univers domestique. Les prédicateurs invitent les fidèles à regarder l'image de la mort chez eux et à porter sur eux, comme ces petits crânes en ivoire utilisés comme grains de chapelet, des objets susceptibles de leur rappeler à tout moment leur condition. De même, au XVII<sup>e</sup> siècle ; les tableaux de chevalet que sont les Vanités seront commandés par des particuliers pour leur méditation personnelle.

# ÉVOLUTION DES VANITÉS FRANÇAISES AU COURS DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Les Vanités françaises, sobres et austères au début du XVII<sup>e</sup> siècle, et donc propices à la réflexion et à la méditation, vont évoluer vers des compositions de plus en plus riches et élaborées, pour devenir fastueuses et même ostentatoires sous le règne de Louis XIV.

L'un des premiers artistes à introduire la Vanité dans la peinture française est un Troyen, actif à Paris, Jacques Linard (1598-1645). Les rares Vanités du maître que nous connaissons s'inscrivent dans la tradition « minimaliste » du *memento mori* avec une grande économie de moyens, un refus de l'ostentation et du « beau métier ». L'atmosphère est recueillie. Le nombre d'objets disposés de part et d'autre du crâne est très réduit. Ces humbles objets se retrouvent dans

toutes les Vanités de Linard : un fruit, un coquillage, un sablier, une flûte, un petit bouquet de fleurs dans un vase de verre, une bougie éteinte, un insecte (souvent un papillon de nuit).

La Vanité de Linard conservée dans la collection de Pau, datée 1644, est très dépouillée ; le crâne, dépourvu de maxillaire inférieur et représenté de trois quarts, est posé sur un livre dont sort un feuillet où est écrit : « voilà comment tous nos beaux

jours deviennent ». Deux seuls objets encadrent ce crâne : un vase de fleurs et un chandelier à la bougie éteinte.

Linard bannit le pittoresque pour tendre vers une abstraction géométrique. En « mortifiant » sa peinture, en réduisant sa palette et l'amplitude chromatique, il est le représentant en France du genre des « Vanités austères » pratiqué dans les années 1620 par le peintre de Haarlem Pieter Claesz (1596/1597-1660).

Dans cette même veine sévère, et lié également au milieu troyen, s'inscrit le Maître de l'almanach Damien Lhomme qui a exécuté dans les années 1640 plusieurs belles Vanités, moins frontales et « puritaines » que celles de Linard qui garde le même répertoire chromatique limité, mais déjà orientées vers un certain illusionnisme.



Philippe de Champaigne (1602-1674),  
*Vanité ou allégorie de la vie humaine*,  
huile sur bois, 28,4 x 37,4 cm,  
Le Mans, musée de Tessé, inv. 10572  
© RMN - Grand Palais / agence  
Bulloz, site images d'art

Au fur et à mesure qu'on avance dans le siècle, les Vanités perdront ce caractère dépouillé au profit d'un aspect plus décoratif auquel participent le format, la composition et le choix des objets, moins rudimentaires sans être encore véritablement luxueux.

Faisant transition entre les « Vanités austères » et les « Vanités superbes », le parisien Simon Renard de Saint-André (1614-1677) concourt à l'évolution du genre vers un caractère plus décoratif, en introduisant des objets plus précieux que par le passé, des tissus aux couleurs chaudes et de lourdes tentures, des motifs d'architecture, sans renoncer pour autant au climat macabre comme dans la Vanité du musée de Pontoise où le crâne, encore recouvert de chairs en putréfaction et saisi d'un affreux rictus, est franchement terrorisant.

6

Progressivement, vers le milieu du siècle, on assiste à une orientation nouvelle des Vanités vers un climat de luxe où s'affirme leur caractère résolument décoratif. Ainsi, Jacques Hupin, nettement influencé par la nature morte fastueuse romaine, ou le marseillais Meiffren Conte (1630-1705), peignent des Vanités opulentes en insistant sur les signes de la vanité du savoir, architecture rompue, instruments de mesure scientifique et bien sûr le crâne ceint d'une dérisoire couronne de laurier.

Signée et datée 1674, la belle *Vanité* de Madeleine Boullogne (1646-1740) du musée de Mulhouse figure parmi les meilleurs tableaux du genre produits au cours du règne de Louis XIV. Le tableau, qui ne renonce pas à la gravité du propos, présente un caractère décoratif dont témoigne, en moitié gauche, un riche velours écarlate.

Dans un tableau signé et daté 1677, le jeune Nicolas de Largillière (1656-1746) reprend le thème avec un grand raffinement en associant dans une niche, un bouquet dans un vase, une montre, un livre et un crâne mordant une étoffe.

L'admirable *Grande Vanité* du strasbourgeois Stoskopff (1597-1657), conservée au musée de l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg, s'éloigne du dépouillement et de l'austérité qui prévalaient jusqu'alors en France pour s'approcher des modèles précoces « ostentatoires » néerlandais. Le tournaisien Jean François de Le Motte (actif entre 1650 et les années 1670), dans une Vanité que possède le musée de Dijon, ajoute au répertoire habituel du genre une dimension illusionniste. La fin du siècle voit le déclin de la Vanité, non par essoufflement ou mutation du sentiment religieux, mais plutôt par lassitude des artistes et de leur clientèle devant une esthétique et un type iconographique qui avaient été trop ressassés.



# LES PRINCIPAUX PEINTRES FRANÇAIS DE NATURE MORTE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

## SÉBASTIEN STOSKOPFF (1597-1657)



Sébastien Stoskopff (1597-1657), *Jatte de fraises*, vers 1620, 125 x 165 cm, huile sur toile, Strasbourg, musée de l'Œuvre Notre Dame  
© DR sous licence CC

Sébastien Stoskopff, né à Strasbourg en 1597, est d'abord formé dans sa ville dans l'atelier du peintre et graveur alsacien Friedrich Brentel (1580-1651), puis à Hanau auprès de l'artiste Daniel Soreau (1565-1619).

En 1622, il s'installe à Paris où il demeure jusqu'en 1641, date à laquelle il retourne dans sa ville natale où se déroulera l'essentiel d'une carrière prospère. En 1646, le comte Johannes de Nassau-Idstein confie à Stoskopff un chantier dans sa résidence d'Idstein en Hesse. C'est là que le peintre décède brutalement, en 1657, dans des circonstances dramatiques.

La peinture de Stoskopff, redécouvert en France dans les années 1930, se trouve au confluent des traditions picturales germanique, néerlandaise et française. Elle incite au recueillement et prend parfois une dimension presque métaphysique.

## JACQUES LINARD (1597-1645)



Jacques Linard (1597-1645), *Les cinq sens et les quatre éléments*, 1627, 165 x 153 cm, huile sur toile, Paris, musée du Louvre © RMN-Grand Palais / Daniel Arnaudet, site images d'art

Jacques Linard naît à Troyes vers 1598. On ignore tout de sa formation mais on sait qu'il vit à Paris à partir de 1621 et qu'il demeure dans la Cité, à l'intérieur de l'enclos de Saint-Denis-de-la-Chartre, où il est maître peintre. À cette période, il fréquente de nombreux peintres de renom. En 1626, alors qu'il est devenu valet de chambre du roi, Linard s'installe dans une maison de la rue de la Juiverie, à l'enseigne du Dauphin-Bleu. L'artiste dispose d'une boutique, lui permettant de faire commerce de tableaux, ainsi que d'une loge à la foire Saint-Germain. Dans les dernières années de sa vie, Jacques Linard est domicilié rue d'Angoumois. C'est là qu'il meurt en 1645.

## PHILIPPE DE CHAMPAIGNE (1602-1674)

Philippe de Champaigne, né à Bruxelles en 1602 et mort à Paris en 1674 est un peintre majeur du Grand Siècle. Il est d'abord formé à Bruxelles chez Jean Bouillon, puis chez Michel de Bourdeaux et enfin chez un peintre inconnu à Mons. Puis, il acquiert à Bruxelles dans l'atelier de Jacques Fouquières (1590/1591-1655/1656) une solide formation de paysagiste. Il se rend à Paris en 1621 et dans le Quartier latin, se serait lié d'amitié avec Nicolas Poussin (1594-1655).

Dans l'équipe de Nicolas Duchesne (1628 ?), il est employé au palais du Luxembourg à la décoration des appartements de Marie de Médicis (1575-1642), qui lui confie également l'ornementation de l'église des Carmes de la rue Saint-Jacques. Richelieu et Louis XIII apprécient son talent et lui confient différents chantiers. Philippe de

Champaigne est un portraitiste réputé qui réalise de nombreux tableaux d'autel et qui émaille ses peintures d'histoire de natures mortes remarquablement exécutées avec des objets hautement signifiants dont la disposition ne doit rien au hasard. On lui attribue la saisissante Vanité du musée de Tessé du Mans, mais cette attribution reste discutée.



Philippe de Champaigne (1602-1674), *Vanité ou allégorie de la vie humaine* (détail), huile sur bois, 28,4 x 37,4 cm, Le Mans, musée de Tessé, inv. 10572 © RMN - Grand Palais / agence Bulloz, site images d'art

## LAURENT DE LA HYRE (1606-1656)



Laurent de La Hyre (1606-1656), *Figure allégorique de la grammaire*, 1650, huile sur toile, 103 x 113 cm, Londres, National Gallery © DR sous Licence CC

Laurent de la Hyre est d'abord apprenti chez son père avant d'étudier, à Fontainebleau, les maîtres de la Renaissance française. Contrairement à beaucoup de ses contemporains, il n'effectue pas le voyage en Italie.

Laurent de La Hyre fait preuve d'un grand classicisme, où le raffinement des formes s'allie à la richesse et à la délicatesse des couleurs.

## LUBIN BAUGIN (1612 ?-1663)

Lubin Baugin naît à Pithiviers vers 1610. On ne sait rien de ses débuts et de ses années de formation. Il s'installe à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près où il est reçu maître peintre en mai 1629. C'est là qu'il côtoie nombre d'artistes flamands et hollandais. Il se rend à Rome vers 1630-1632, où il restera huit ans et où il se marie. Son séjour italien lui fait découvrir des peintres du XVI<sup>e</sup> siècle comme Raphaël (1483-1520), Corrège (1489-1534), ou Parmesan



Lubin Baugin (1612-1663), *Le dessert de gaufrettes*, milieu XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 50 x 40 cm, Paris, musée du Louvre © RMN - Grand Palais / Gérard Blot, site images d'art

(1503-1540), qui influenceront sa manière. De retour à Paris en 1641, il est reçu en 1643 dans la corporation parisienne de Saint-Germain-des-Prés, où il côtoie des artistes célèbres comme les frères Le Nain ou Eustache Le Sueur (1616-1655). Baugin reçoit dès lors de nombreuses commandes de collectionneurs ou de congrégations religieuses. Le 24 août 1651, il est reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture avec la fonction de professeur. Il y sera destitué de ses fonctions en janvier 1655 et remplacé par Philippe de Champaigne. A la fin du siècle, son style qui privilégie *l'imitatio naturae* n'est plus de mise et Baugin tombe dans l'oubli. Il ne sera redécouvert que dans les années 1950.

### LOUYSE MOILLON (1610-1696)

Louyse est la fille de Nicolas Moillon, peintre de portraits et marchand de tableaux installé sur le pont Notre-Dame et possédant plusieurs loges à la foire Saint-Germain. Son inventaire après décès, effectué en 1620, décrit une liste de

nombreux tableaux et dessins. La même année, sa veuve se remarie avec François Garnier, également peintre et marchand de tableaux, qui enseigne à Louyse l'art de la nature morte. Leur technique et les sujets traités se ressemblent et l'attribution des tableaux au beau-père ou à la fille est souvent difficile. Ils sont tous deux adeptes de la nature morte « archaïque », en vogue en France dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : le motif central, disposé sur un entablement avec un fond neutre, est encadré de quelques fruits disposés symétriquement de part et d'autre.

Entre 1630 et 1640, Louyse Moillon a peint de nombreuses natures mortes, mais elle a réalisé également de grands tableaux avec personnages, association fréquente dans la peinture flamande et hollandaise.

En 1640, Louyse Moillon se marie avec un riche marchand, Étienne Girardot de Chancourt. À partir de cette date, sa production de tableaux se ralentit fortement. L'inventaire après décès d'Étienne Girardot cite de nombreux tableaux de nature morte, dont certains



Louyse Moillon (1610-1696), *Nature morte avec un panier de fruits et une botte d'asperges*, 1630, huile sur panneau, 50,3 x 21,3 cm, Chicago, The Art Institute © DR sous Licence CC

sonst wahrscheinlich von der Hand von Louise. Sie starb im Jahr 1696, in ihrer Wohnung an der rue des Bourdonnais, an der Ecke zum Hôtel-de-Montpellier.

### JEAN-FRANÇOIS DE LE MOTTE (1625-1685)

Sohn und Schüler von Jean de Le Motte, Jean-François de Le Motte übte hauptsächlich in Tournai, wo er als Meistermaler in der Confrérie Saint-Luc im Jahr 1653. Er zeigt sich in der Ausführung von Toten, aber es ist auch ein Maler der Geschichte, ein Dekorateur und ein Porträtist. Er ist besonders in der Tradition des Trompe-l'œil illustriert. Die Museen der Beaux-Arts in Dijon und in Straßburg bewahren Werke von illusionistischen Malern.



Jean-François De Le Motte (1625-1685), *Trompe-l'œil, vanité*, deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 1,19 x 0,91 m, Dijon, musée des Beaux-Arts © RMN- Grand Palais / agence Buloz, site images d'art

### JEAN-BAPTISTE MONNOYER (1636-1699)



Jean-Baptiste Monnoyer (1636-1699), *Fleurs dans un vase*, ?? siècle, huile sur toile, 74 x 54 cm, Prague, Galerie Nationale © DR sous Licence CC

Né à Lille en 1636, Jean-Baptiste Monnoyer s'installe très tôt à Paris où il réalise des décors floraux pour de nombreux chantiers : l'hôtel Lambert, le château de Vaux-le-Vicomte, les appartements de la reine au château de Vincennes et le château de Saint-Cloud pour Philippe d'Orléans.

En 1665, il est reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture avec une grande nature morte aujourd'hui conservée au musée de Montpellier. Il réalise aussi de nombreux cartons de tapisserie pour la manufacture des Gobelins.

En 1690, lord Montagu, ambassadeur du roi d'Angleterre auprès de Louis XIV, l'appelle à Londres où il meurt en 1699, après avoir reçu de nombreuses commandes. Dezallier d'Argenville (1680-1765) fit l'éloge du peintre en ces termes : « Sa main savante faisait naître des fleurs qui ne fleurissaient point, mais ces beautés si sujettes à se flétrir par le moyen de son pinceau acquéraient l'immortalité ainsi par son auteur ».

## GENEVIÈVE BOULLOGNE (1645-1708) MADELEINE BOULLOGNE (1646-1710)

Les deux sœurs Boullogne sont issues d'une famille de peintres. Geneviève Boullogne est née en 1645 à Saint-Gervais et sa sœur Madeleine l'année suivante. Elles apprennent la peinture avec leur père.

En 1669, elles sont admises à l'Académie avec, pour Geneviève *Un grand vase remply de diverses fleurs et un tapis de Damas*, et, pour Madeleine *Une tige de pavaux accompagné de quelques feuillages de chardon*.

Au salon de 1678, Madeleine Boullogne expose « 6 tableaux de trophées d'arme faits pour Versailles, avec un autre de fruits » alors qu'au même salon de 1678, Geneviève expose un paysage. Cette dernière meurt à Aix en 1708.

L'activité de Madeleine est mieux connue. Outre le tableau signé et daté du musée des Beaux-Arts de Mulhouse, elle présente sept tableaux au salon de 1704. Le 22 septembre 1709, elle rédige un testament olographe qui comprend



Madeline Boullongne (1646-1710), *Trophées d'armes et instruments militaires*, huile sur toile, XVII<sup>e</sup> siècle, 116 x 151 cm, Versailles, musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, inv. MV 7127 © RMN - Grand Palais (château de Versailles) / Jean Popovitch, site images d'art

plusieurs legs et une liste de quarante-cinq tableaux, avant de mourir quelques mois plus tard, en janvier 1710.

L'activité des sœurs Boullogne témoigne de la vogue de la nature morte en France dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

## JEAN-BAPTISTE BLIN DE FONTENAY (1653-1715)



Jean-Baptiste Blin de Fontenay (1653-1715), *Fleurs avec paysage*, fin du XVII<sup>e</sup> siècle, 69 x 140 cm, Varsovie, musée du Palais du roi Jean III à Wilanów © DR sous Licence CC

Né à Caen en 1653, Jean-Baptiste Blin de Fontenay intègre l'atelier de Jean-Baptiste Monnoyer. En 1685, il se présente à l'Académie royale de peinture et de sculpture où il est reçu en 1687, avec sa nature morte *Vase de fleurs avec un buste de Louis XIV*, conservée au musée du Louvre à Paris. Toujours en 1687, il épouse la fille de son maître dont il aura plusieurs enfants dont deux seront également peintres. Jean-Baptiste Blin de Fontenay est reconnu comme excellent décorateur et ornemaniste, ce qui lui vaut de travailler à de nombreux chantiers et commandes pour Louis XIV. Il meurt en 1715 dans son appartement aux galeries du Louvre à Paris.

## NICOLAS DE LARGILLIÈRE (1656-1746)



Nicolas de Largillière (1656-1746), *Perdreux rouge dans une niche*, XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 74,5 x 58,5 cm, Paris, musée du Louvre © RMN - Grand Palais / agence Buloz, site images d'art

Nicolas de Largillière est considéré comme le plus fameux des portraitistes de la seconde moitié du règne de Louis XIV. Il naît à Paris mais il n'a que trois ans quand ses parents s'établissent à Anvers. C'est là que le jeune garçon s'initie à la peinture avec un peintre de genre, Antoine Goubeau (1616-1698). Entre 1675 et 1679, il séjourne à Londres et se familiarise avec l'art du portrait anglais, bien représenté par Van Dyck et Peter Lely. En 1679, Largillière s'installe à Paris où il peut apprécier la modération du classicisme français, de Nicolas Poussin (1594-1665) à Charles Le Brun (1619-1690). Fort de ses expériences, il connaît un succès immédiat dans l'art du portrait.

En 1686, avec le célèbre portrait de Le Brun actuellement conservé au Louvre, il est admis parmi les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture. Il épouse en 1699 Marie-

Élisabeth Forest dont il aura trois enfants. Comblé d'honneurs et de gloire, Largillière s'éteint à Paris en 1746, à l'âge de 90 ans et est inhumé en la paroisse Saint-Merry.

## HYACINTHE RIGAUD (1659-1743)

Hyacinthe Rigaud réalise les portraits de la plupart des hommes illustres de son temps en Europe. Il fait son apprentissage à Montpellier chez Paul Pezet, où il découvre les maîtres flamands et l'œuvre de Van Dyck. En 1681, Rigaud s'installe à Paris et obtient, l'année suivante, le prix de l'Académie royale puis, en 1685, le premier Prix de Rome. Il s'établit alors sur la paroisse Saint-Eustache, dans un quartier où exercent de nombreux artistes et artisans. Sa réputation de portraitiste s'affirme. Ses clients fortunés apprécient sa technique qui permet la vérité du rendu des traits, ainsi que sa science des textures et des couleurs. L'un de ses clients, Dezallier d'Argenville, avouera : « la vérité brillait dans tout ce qu'il faisait [...] Rigaud savait donner à ses portraits une si parfaite ressemblance, que du plus loin qu'on les apercevait, on entrait pour ainsi dire en conversation avec les personnes qu'ils représentaient. »

Hyacinthe Rigaud est agrégé par l'Académie le 5 août 1684.



Hyacinthe Rigaud (1659-1743), *Jacques Bénigne Bossuet (1677-1704) (détail)*, XVIII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 124 x 16,5 cm, Paris, musée du Louvre © RMN - Grand Palais / Jean-Gilles Berizzi, site images d'art

## LE MAÎTRE À LA CHANDELLE (1659-1743)

Le nom de convention de « Maître à la chandelle » fut donné à un artiste qui a peint une série de tableaux religieux et de scènes de genre où des figures à mi-corps sont faiblement éclairées par une bougie ou une torche dans la pénombre. Il pourrait s'agir d'un peintre flamand, Jacques Casell, né vers 1585 près de Douai et mort à Rome en 1643, mais l'énigme n'est pas élucidée.

Le tableau le plus célèbre de ce Maître est *la Vanité ou la Mélancolie*, conservé à la Galleria nazionale de l'Arte antica de Rome. L'espace est divisé en deux parties, une jeune femme coiffée d'un turban et l'ensemble des attributs incitant à la méditation sur la Vanité.

Le « Maître à la chandelle » est remarquable par sa maîtrise dans la représentation des objets qui n'est pas en contradiction avec une certaine distanciation, caractéristiques des natures mortes françaises et lorraines de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.



Trophime Bigot (1579-1650), *Le repas d'Emmaüs*, XVI<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 121 x 173 cm, Chantilly, musée Condé  
© RMN - Grand Palais (domaine de Chantilly) / Harry Bréjat, site images d'art

## LES PEINTURES FRANÇAISES DE NATURE MORTE

### CONSERVÉES AUX MUSÉES D'ANGERS

ALEXANDRE-FRANÇOIS DESPORTES (1661-1743)  
*ANIMAUX, FLEURS ET FRUITS*



Alexandre-François Desportes  
(1661-1743), *Animaux, fleurs et fruits*,  
XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile,  
210 x 135 cm, inv. MBA 2013.22.8  
© RMN - Grand Palais / Benoit Touchard

Né à Champigneulle en 1661, Alexandre François Desportes est mort à Paris en 1743. Son père, Pierre Desportes, riche cultivateur, le recommande en 1673 à l'un de ses oncles établi à Paris. C'est là qu'il se forme auprès de Nicasius Bernaerts, un élève de Franz Snyders. Il tempèrera la fougue des compositions de ces derniers par une touche nettement plus française. Il travaille à la manufacture royale des Gobelins en 1692-1693, avant de devenir portraitiste à la Cour de Pologne en 1695-1696. Revenu en France, il se consacre

alors à la décoration intérieure et est reçu, en 1699, à l'Académie royale de peinture et de sculpture comme « peintre d'animaux ».

Dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, Desportes exécute de nombreux tableaux, essentiellement comme peintre animalier, pour orner les demeures royales de Louis XIV, puis de Louis XV.

Le tableau *Chien, chat, vase, fruits et gibier* peint par Alexandre François Desportes en 1714, est certes réalisé dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il s'inscrit dans la continuité des natures mortes françaises de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le peintre met en scène le duel qui s'annonce entre un chat et Zette, la chienne braque de Louis XIV, pour la possession de plusieurs pièces de gibier mort, parmi des fruits, sur une terrasse de dalles de pierre. Une balustrade sépare cette scène animalière d'un jardin exubérant, situé à l'arrière-plan, où un rosier en fleurs et un oranger se détachent sur un ciel baigné de lumière.

Dans ce tableau, Desportes se montre l'héritier de Franz Snyders. Mais il renonce à la violence des luttes animalières de ce dernier pour une composition équilibrée, toute en retenue et en mesure.



**PHILIPPE DE CHAMPAIGNE (1602-1674)**  
**LE SOUPER D'EMMAÛS**

Philippe de Champaigne, peintre français d'origine flamande, est né à Bruxelles en 1602 et est mort à Paris en 1674. Il se forme surtout chez Jacques Fouquières, peintre paysagiste à Bruxelles avant de s'installer en 1621 à Paris, où il habite le Quartier Latin et où il se lie d'amitié avec Nicolas Poussin. Après avoir travaillé dans les ateliers de Georges Lallemand et de Nicolas Duchesne, il s'établit pour son propre compte et devient le peintre ordinaire de Marie de Médicis, en exécutant de nombreuses commandes officielles (décoration du palais du Luxembourg, du Carmel du faubourg Saint-Jacques et du dôme de l'église de la Sorbonne). Il est également apprécié de Richelieu qu'il représente à onze reprises, en habit de cardinal. À cette époque, Philippe de Champaigne est avec Simon Vouet l'un des deux peintres les plus réputés du royaume. À partir de 1640, adhèrent au courant janséniste, Philippe de Champagne se consacre de plus en plus à la peinture religieuse, adoptant un style austère et dépouillé.

Le sujet de *Souper d'Emmaüs* est tiré des Évangiles. Il représente, dans une auberge du village d'Emmaüs, le repas de deux disciples de Jésus, qui, voyant leur compagnon de voyage rompre le pain, l'identifient soudain comme le Christ ressuscité. La scène est traitée de façon très sobre : les trois personnages sont présentés dans un cadrage serré. Au centre, le Christ, à mi-corps, est assis de face devant une table et rompt le pain en levant les yeux. Son visage longiligne concentre la lumière. Sur la table sont disposés des fruits dans une assiette, un pain, un couteau et une salière. Philippe de Champaigne a traité plusieurs fois ce thème du souper d'Emmaüs, mais c'est le seul tableau où les personnages sont représentés à mi-corps.

La clarté des coloris, la sobriété et l'austérité de la composition sont caractéristiques de l'art de Champaigne.

15



Philippe de Champaigne (1602-1674),  
*Le souper d'Emmaüs* (détail), 1656,  
huile sur toile, 123 x 169 cm, inv. MBA  
2013.22.5 © RMN- Grand Palais /  
Benoit Touchard

**JEAN-BAPTISTE JOUVENET  
DIT LE GRAND (1644-1717)  
*PUTTI PORTANT UNE CORBEILLE DE FLEURS***

Jean-Baptiste Jouvenet est un peintre et décorateur français né à Rouen en 1644 et mort à Paris en 1717. Il est d'abord initié à la peinture par son père, Laurent Jouvenet, avant de rejoindre à Paris, en 1661, l'atelier de Le Brun qui l'intègre à l'équipe des décorateurs des résidences royales (château de Saint-Germain-en-Laye, Galerie des Tuileries, château de Versailles, dôme des Invalides).

En 1675, il est reçu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture et doit désormais répondre à de nombreuses commandes et à la confiance du roi qui lui confie d'importants travaux. En 1713, Jouvenet a la main droite paralysée et il se désole « d'être privé dans un temps que je ne fais que commencer à connaître les difficultés

de mon art ». Il continue cependant à peindre, étant assez habile de la main gauche.

Plusieurs de ses œuvres sont conservées au musée du Louvre (notamment *La Résurrection de Lazare*), ainsi qu'au musée des Beaux-Arts de Rouen.

Le tableau d'Angers représente trois *putti*, dans un appartement. Celui de gauche relève un rideau broché or et doublé de bleu, tandis que les deux autres portent une corbeille de fleurs. C'est Arnauld Bréjon de Lavergnée qui, en 1979, proposa l'attribution de la toile à Jean Jouvenet, s'appuyant sur le style des *putti* « avec leurs yeux étroits et enfoncés et leurs cheveux frisés », que l'on retrouve dans d'autres œuvres de Jouvenet, en particulier dans le décor du Salon Frais du Trianon de marbre à Versailles. Il est possible que le tableau d'Angers ait pu servir de devant de cheminée.



Jean-Baptiste Jouvenet dit le Grand (1644-1717), *Putti portant une corbeille de fleurs*, XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 0,81 x 0,97 m, inv. MBA J 292 © musées d'Angers / Pierre David

## AUTRES PEINTURES DE NATURE MORTE CONSERVÉES AUX MUSÉES D'ANGERS

JACOB FOPSEN VAN ES (1590-1666)  
*NATURE MORTE À LA CORBEILLE DE FRUITS*



Jacob Fopsen (1590-1666), *Nature morte à la corbeille de fruits*, XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 0,53 x 0,74 m, inv. MBA J 413  
© musées d'Angers / Pierre David.

Nous savons peu de choses de Van Es, sauf qu'il s'établit comme franc-maître à Anvers en 1616, qu'il s'inscrit à la guilde Saint-Luc de cette ville en 1645, qu'il se marie en 1617, qu'il a sept enfants dont un fils sera aussi peintre. Il a eu pour élèves Jacob Gillis et Jan van Thiene. Van Es est connu comme peintre de natures mortes, dont il s'est fait une spécialité.

Sur une table est posée une large corbeille généreusement garnie d'oranges, de citrons et de grenades. De part et d'autre sont disposées quelques oranges, des rondelles de citron et des grenades éclatées. En haut à gauche, sur une feuille d'oranger, un papillon apporte une touche de vie à la composition dont la construction est simple, symétrique et équilibrée. On admire également le merveilleux rendu des couleurs, exaltées par une chaude lumière.

JAN VAN KESSEL DIT KESSEL IER (1626-1679)  
*NATURE MORTE À LA CORBEILLE DE FLEURS*



Jan Van Kessel dit Kessel (1626-1679), *Nature morte à la corbeille de fleurs*, 1664, huile sur toile, 0,26 x 0,35 m, inv. MBA 756 © RMN-Grand Palais / Benoît Touchard

Jan van Kessel, fils du peintre Hieronymus van Kessel II, est formé à partir de 1635 chez Simon de Vos, mais aussi chez son oncle Jan Brueghel dit le Jeune. En 1645, il est reçu à la guilde Saint-Luc d'Anvers. Son oeuvre comporte de nombreux tableaux de petit format, sur cuivre ou sur bois, mais également des dessins à la plume et à l'encre, ainsi que des aquarelles. Son art s'exprime pleinement dans les peintures animalières et de natures mortes.

Sur un entablement de pierre, délimité à l'arrière gauche par une balustrade où grimpe un rosier, sont posées une corbeille tressée contenant un riche bouquet floral et à droite une couronne de fleurs. Au premier plan, vers la gauche, deux pinsons et une mésange picorent parmi des coquillages exotiques.

Jan van Kessel a le souci du détail. Il peint les fleurs et les insectes avec une exactitude presque scientifique, dans la lignée de Brueghel l'Ancien, de Daniel

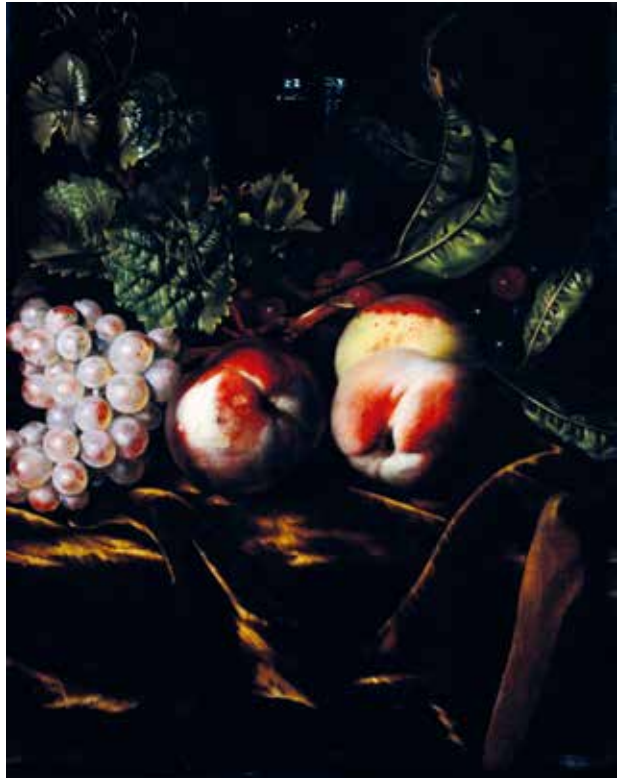
Seghers, de Jacob van Hulsdonck ou de Jan Davidsz de Heem. On reconnaît aisément les roses, les tulipes, le pavot, les pivoines, les iris d'Allemagne et le muguet. Quant aux coquillages, où l'on distingue un cône marbré venu d'Asie, ils sont comparables aux *exotica* que l'on collectionne à cette époque dans les cabinets de curiosités.

**ISAAC DENIES**  
(1647-1690)  
*NATURE MORTE AUX PÊCHES ET AU VERRE DE VENISE*

Nous avons peu de certitudes sur la formation et la vie d'Isaac Denies. En 1669, il est témoin devant notaire pour le peintre Willem van Aelst, dont il a pu être l'élève. Il séjourne à Amsterdam jusqu'en 1676, avant de s'installer à Delft où il meurt en 1690.

Ce tableau de petit format, acquis par les musées d'Angers en 1995, est attribué à Isaac Denies, mais on y décèle nettement l'influence du peintre de natures mortes van Aelst.

Isaac Denies a centré sa composition sur trois pêches, posées sur un velours brun.



Isaac Denies (1647-1690), *Nature morte aux pêches et au verre de Venise*, XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 0,38 x 0,31 m, inv. MBA 1995.27.1  
© musées d'Angers / Pierre David

Tout autour sont disposés des grappes de raisin et d'exubérants feuillages qui cachent en partie un verre de Venise, en haut de la toile. On reste stupéfait par la virtuosité de l'artiste à rendre réels la peau veloutée des pêches, les reflets sur les grains de raisin ou le verre, les nervures des feuilles ou les plis de l'étoffe.

JAN PAUWEL GILLEMANS DIT L'ANCIEN  
(1618-1675)

*NATURE MORTE AUX FRUITS*, 1665

Jan Pauwell Gillemans 1<sup>er</sup> naît en 1618 dans une famille d'orfèvres anversoïis. Il est d'abord formé à ce métier, qu'il n'abandonnera jamais tout à fait, même lors de sa carrière de peintre dans sa ville natale. Il est admis à la guilde Saint-Luc d'Anvers en 1647. Il réalise de nombreuses peintures de natures mortes, surtout entre 1650 et 1655. Son style s'apparente à celui de Jan Davidsz de Heem.

Sur une table en bois partiellement recouverte d'un drap bleu-vert est posée

une large corbeille tressée débordant de fruits : grappes de raisin blanc, abricots, pêches, figes et groseilles. Au premier plan, devant la corbeille, une importante grappe de raisin noir est cantonnée, à gauche, de deux huitres et de quelques cerises et à droite d'une coupe godronnée en argent contenant des oranges et des citrons, dont l'un est à moitié pelé.

Le peintre fait preuve d'une grande maîtrise dans la symétrie de la construction, dans la sobriété de la composition, à la limite du dépouillement et dans le choix d'une palette de couleurs réduite.



## POUR ALLER PLUS LOIN...

### **Documentation du musée des Beaux-Arts**

sur rendez-vous au 02 41 05 38 44  
du lundi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h

Dominique Alsina, *Louyse Moillon (1610-1696). La nature morte au Grand Siècle*,  
Saint-Étienne, Éditions Faton, 2009

*consultation sur place*

Eric Coatalem, *La nature morte française  
au XVII<sup>e</sup> siècle*, Dijon, Éditions Faton, 2014

*consultation sur place*

Michel et Fabrice Faré, *La vie silencieuse  
en France : la nature morte au XVII<sup>e</sup> siècle*,  
Fribourg, Société Française du livre, 1976

*consultation sur place*

20

Philippe Nausbauner, *Jacques Linard  
(1597-1645), catalogue de l'œuvre peint*,  
Le-Pecq-sur-Seine, 2006

*consultation sur place*

Lorenzo Pericolo, *Philippe de  
Champaigne : « Philippe », homme sage  
et vertueux » essai sur l'art et l'œuvre de  
Philippe de Champaigne (1602-1674)*,  
Tournai, La Renaissance du livre Bruxelles :  
Dexia, 2002

*consultation sur place*

Nicolas Sainte-Fare Garnot, *Philippe de  
Champaigne (1602-1674), peintre français  
classique qui travaille pour des personnes  
de pouvoir dont Marie de Médicis*,  
catalogue d'exposition, Palais des Beaux-  
Arts de Lille, Dijon, Éditions Faton, 2007

*consultation sur place*

Alain Tapié, *Le sens caché des fleurs :  
symbolique et botanique dans la peinture  
du XVII<sup>e</sup> siècle, catalogue d'exposition  
au musée des Beaux-Arts de Caen et au  
Pavillon de Bagatelle de Paris en 1989*,  
Paris, A. Biro, 2000

*consultation sur place*

### **Médiathèque Toussaint**

Michel Faré, *Le Grand siècle de la nature  
morte en France : le XVII<sup>e</sup> siècle*, Fribourg,  
Société Française du livre, 1974

*empruntable*

André Fisch, Agnès Reynaud, *Natures  
mortes du XVII<sup>e</sup> siècle et XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris,  
Dessain et Tolra, 2006

*empruntable*

Emily Mann, *Nature morte [suivi de :  
Still life Nature mort]*, Avignon, Festival  
d'Avignon, Avant Scène, 1984

*consultation sur place*

Claudia Salvi, *D'après nature : la nature  
morte en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles,  
La Renaissance du livre, 2000

*empruntable*

Jacques Thuillier, *Lubin Baugin  
(1612 ?-1663)*, catalogue d'exposition  
musée des Beaux-Arts d'Orléans, du  
21 février au 19 mai 2002, musée des  
Augustins, musée des Beaux-Arts de  
Toulouse du 8 juin au 9 septembre 2002,  
Paris, Réunion des musées nationaux,  
2002

*empruntable*



# PROCHAINS RENDEZ-VOUS DANS LES MUSÉES D'ANGERS

## CONFÉRENCE AUTOUR DES EXPOSITIONS

*Jean Lurçat. L'Éclat du Monde.*  
par **Béatrice Bouvier**, docteur en histoire de l'art, diplômée en droit et l'expertise, éditrice scientifique et expert-conseil, professeur à l'Institut Français de la Mode et à l'université de Rennes II et à Paris IV.

**Vendredi 14 octobre à 18h30**

*Réservation obligatoire au 02 41 05 38 38*  
*Musée des Beaux-Arts*

## CONCERT

*Quatuor pour la fin du Temps*  
par l'Orchestre National des Pays de la Loire avec **Anne Cléssat** (violon) ; **Thaddeus André** (violoncelle) ; **Jean Daniel Dugay** (clarinette) ; **Isabelle Vieille** (piano)

**Mardi 18 octobre 2016 à 20h30**

*Réservation obligatoire / Prévente : 4€/5€*  
*Musée des Beaux-Arts/Jean Lurçat*

## RENCONTRE À LA UNE

*Lodz- une ville artistique*  
Par **Lukasz M Sadowsski**, historien de l'art à l'Académie des beaux-arts de Lodz.

**Mardi 18 octobre à 18h30**

*Réservation obligatoire au 02.41.05.38.38*  
*Musée des Beaux-Arts*

## LA GALERIE, LA NUIT

*Visite théâtralisée*

Accompagnés du comédien **Yann L'Hénoret** et d'une médiatrice culturelle.

**Jeudi 20/ Vendredi 21/Samedi 22 octobre 2016 à 20h30**

*Réservation recommandée au 0241053838*

## RENCONTRE À LA UNE

*L'Inventaire du patrimoine d'Angers : un point sur 30 ans de recherche*  
par **Olivier Biguet**, conservateur municipal et **Dominique Letellier d'Espinose**, chercheur de l'inventaire à la région des Pays –de-la-Loire

**Jeudi 3 novembre 2016 à 18h30**

*Réservation obligatoire au 02.41.05.38.38*  
*Musée des Beaux-Arts*

## TERRITOIRES DE DESIGN

*De l'Architecture explicite*  
Par **Benjamin Lafore** et **Sébastien Martinez-Barat**, architectes

**Jeudi 10 novembre 2016 à 18h30**

*Réservation obligatoire au 02.41.05.38.38*  
*Musée des Beaux-Arts*

*Direction des musées et de l'artothèque d'Angers : Anne Esnault ; Conservation : Christine Besson, François Comte, Vincent Denny, Françoise de Loisy, Anne Esnault, Delphine Galloy, Joanne Kuhn, Benoît Mellier, Thomas Rouillard ; Communication et développement : Sandrine Derouet ; Département des publics : Raphaëlle Hervé ; Coordination et promotion des conférences/textes : Maïla Nepveu ; Administration : Aurélie Chapeau, Martine Chartier, Fabienne Delahaye, Béatrice Dupré, Sandrine Fauché, Arnaud Girard, Sonia Lavigne, Grégoire Nivert et Maryse Pagerie ; Accueil des publics : Bernadette Penin et Maryline Robillard et leur équipe ; réservation : Audrey Gaschet, Véronique Gozillon ; documentation : Clémence Alexandre, Dominique Sauvegrain ; photos : Pierre David ; Librairie-boutique : Audrey Gélinau, Lucile Ruffiononi ; conception graphique : Sophie Leseur, Eugénie Duranteau ; impression : Angers Loire Métropole-Ville d'Angers.*